

# Chroniques du Désastre Témoignages sur la Shoah dans les ghettos polonais textes présentés et traduits du yiddish par Nathan Weinstock Préface de Georges Bensoussan Ed. Metropolis, automne 1999, 469 pages, 160 F

**Madeleine Steinberg**

DANS **REVUE D'HISTOIRE DE LA SHOAH 2000/1 N° 168** , PAGES 233E À 239E  
ÉDITIONS **CENTRE DE DOCUMENTATION JUIVE CONTEMPORAINE**

ISSN 1281-1505

DOI 10.3917/rhsho1.168.0234e

Date de mise en ligne : 31/12/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2000-1-page-233e?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Centre de Documentation Juive Contemporaine.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## NOTES DE LECTURE

---

### Le Procès de Jérusalem. Juger Adolf Eichmann

par Léon Poliakov  
Calmann-Lévy, 1999 (1<sup>re</sup> édition, 1963),  
414 pages, 150 F.

À l'issue du procès Eichmann, fin 1961, le Centre de Documentation Juive Contemporaine, par la voix de son fondateur Isaac Schneersohn, demandait à Léon Poliakov qui en avait été, dès les débuts, l'un des plus sûrs historiens, de rassembler des documents relatifs au procès et de les présenter au public accompagnés d'une synthèse historique. Ce livre voit le jour en 1963, près de deux ans après la fin du procès. Devenu depuis longtemps, introuvable, l'ouvrage vient d'être réédité à l'identique par Calmann-Lévy, l'éditeur d'origine.

Ce travail, essentiel à la connaissance de la Shoah, livre des documents clé du procès, sous forme d'extraits évidemment, vu la longueur des débats. Il confirme que le procès Eichmann marqua la *découverte* du judéocide. Certes, des études essentielles avaient paru auparavant (Poliakov en 1951, Hilberg en 1961 pour ne citer que ces deux là),

mais seize ans après Nuremberg, sur le plan de la perception *collective*, le procès Eichmann, seul, est le vrai tournant historiographique. À ce titre, et quelles que soient les raisons d'ordre politique que nourrissait David Ben Gourion, le chef du gouvernement israélien avait raison de dire que ce procès était le « Nuremberg du peuple juif ». À plusieurs titres, la lecture de ces documents, et des analyses de Léon Poliakov, permet de mieux saisir des débats actuels relatifs à la fonctionnarisation du crime (le « crime de bureau »), à la passion antisémite, à la « banalité du mal » et au refus de penser. Le procès lui-même, les interrogatoires de police mais aussi la « confession » livrée par Eichmann à un journaliste néerlandais en 1957, mettent en lumière la duplicité et l'extrême habileté du personnage qu'on a eu tort de prendre pour ce falot personnage de la « cage de verre ».

Georges BENSOUSSAN

## De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes

par George L. Mosse, traduit de l'anglais par Edith Magyar, préface de Stéphane Audouin-Rouzeau, Hachette-Littératures, 1999 (1<sup>re</sup> édition anglaise, 1990), 291 pages, 130 F.

George L. Mosse, décédé début 1999, reste un historien mal connu en France. Seuls deux de ses ouvrages ont été traduits en français, alors que cette œuvre et cette intelligence furent l'un des plus vigoureux stimulants intellectuels de ces dernières années. Mosse ne confond pas l'histoire à la seule accumulation de fiches et aux mètres linéaires d'archives compulsées. Sans la réflexion qui lie, noue, et rassemble, il n'y a que compilation. On en est loin ici, dans un essai brillant par les pistes qu'il ouvre.

George Mosse est sorti de l'histoire intellectuelle (la succession de ce qu'on nommait jadis les « systèmes de pensée »...) pour faire de l'histoire culturelle, en particulier celle des pratiques éducatives et scolaires. La « propagande » et le « bourrage de crâne » auxquels l'antifascisme a longtemps réduit le *corpus* doctrinaire du nazisme, par exemple, sont à ses yeux bien davantage que cela, une religion civique qui témoigne d'une adhésion de masse que confirment témoignages et Journaux personnels. Mosse tente une histoire culturelle globale qui montre qu'à l'ère des sociétés de masse l'émotion est au cœur du politique.

George L. Mosse s'attaque ici à l'expérience traumatique capitale que fut la Première Guerre mondiale. Comment la mort de masse a-t-elle été rendue

« acceptable » par des commémorations déréalisées, comment la déréalisation euphémise l'histoire, la travestit, l'aseptise et rend possible le conflit futur ? Mosse introduit le concept de « brutalisation ». La Première Guerre mondiale, soutient-il, a accoutumé les contemporains à la violence, elle a contribué, en particulier outre-Rhin, à *brutaliser* la vie politique (ce qui repose la question du *Sonderweg* allemand 1914-1918 fut une guerre d'extermination et non de victoire sur l'adversaire et le vocabulaire des commémorations en rend compte : « Le mythe de la guerre a-t-il provoqué un phénomène d'indifférence pour la vie individuelle qui se perpétuerait de nos jours sous la forme d'une violence de masse plus terrible encore ? » Selon George L. Mosse, la réalité de la guerre fut transformée en mythe (cf. l'organisation des cimetières militaires finement étudiée ici) destinée à conférer au conflit un sens sacré. Et à le légitimer en plaçant le culte du soldat « mort au champ d'honneur » au centre de cette religion civique.

Mosse fut l'un des plus brillants historiens de ce siècle, l'un de ceux qui surent repérer dans l'histoire des attitudes collectives les soubassements du crime de masse, qui surent entendre les prodromes de la brutalisation du siècle au-delà de l'idéologie officielle des droits de l'homme. Il fut de ceux dont l'œuvre permet de comprendre pourquoi l'histoire de la Shoah est la pierre angulaire d'une histoire politique de l'Occident, lui qui déclarait en 1986 : « Tous mes livres d'une manière ou d'une autre ont trait à la catastrophe qui a frappé les Juifs lors de ma jeunesse, catastrophe que j'ai toujours regardée non comme un accident, comme un défaut structurel ou comme une conti-

nuité d'habitudes bureaucratiques, mais comme bâtie apparemment au cœur de notre société et de nos attitudes envers la vie. »

Georges BENSOUSSAN

## Ma vie

par Vladimir Medem

Texte traduit du yiddish par

Henri Minczeles et Aby Wieviorka.

Préface, postface et annotations

d'Henri Minczeles.

Honoré Champion Ed. 1999, 401 p.,  
380 FF

Vladimir Medem est né en 1879 dans une famille juive assimilée dont les trois premiers enfants et le père étaient de religion luthérienne alors que le dernier fut baptisé dans la religion orthodoxe russe. Après le lycée, Medem essaya de continuer ses études à l'université mais il n'y trouva pas sa voie et se laissa entraîner par ses camarades à militer parmi les ouvriers juifs. Il se passionna pour la culture juive et commença à apprendre le yiddish pour communiquer avec ceux qui luttèrent pour leurs droits dans les usines et les ateliers de la région de Minsk. Le Parti Ouvrier juif, le Bund, fut créé en 1897 dans la clandestinité car la police du Tsar poursuivait impitoyablement tous ceux qui voulaient s'insurger contre l'autocratie. Medem devint membre du Bund, milita avec conviction, connut les arrestations et la prison et n'évita que de justesse la déportation en Sibérie. Encore jeune il contracta le typhus dont il guérit mais qui lui laissa une maladie rénale incurable dont il mourra prématurément.

Sa vie de militant commença par des tâches sans grandes responsabilités dans les « cercles politiques » du Bund ; puis

il devint un membre influent, dirigeant des journaux, formant de jeunes militants et assistant, comme délégué, à la plupart des Congrès et réunions importantes du Bund, du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POS DR) et du Parti Socialiste Polonais (PPS) à travers toute l'Europe. Il connut alors la vie errante du clandestin, les faux papiers, l'angoisse du passage des frontières, la vie chez des camarades dans des logis surpeuplés, les départs à l'aube par peur des arrestations. Il s'intéressait à son entourage et il nous a laissé des portraits étonnants de révolutionnaires qu'il a côtoyés dans les réunions politiques : Jaurès, Lénine, Plekhanov, et Trotsky, et en prison : de simples militants dévoués, des bagnards et des espions.

Pendant les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et les toutes premières du XX<sup>e</sup> les pogromes contre les Juifs (les massacres de Bialystock, les pogromes de Kichinev et d'Odessa) se multiplièrent, ainsi que les grèves de tisserands, de tanneurs et de brossiers. Medem décrit comment le Bund a organisé cette lutte en expliquant, jour après jour, aux ouvriers comment s'organiser, se renforcer, s'unir et construire un parti de masse. Malgré de nombreuses arrestations, le nombre des adhérents augmentait ; il y eut même des travailleurs non-juifs qui vinrent grossir les rangs ; certains apprirent le yiddish pour lire la presse du Bund et pour faciliter la communication.

Les idées pour lesquelles Medem lutta au sein du Bund, face aux autres partis qui adhèrent au POS DR, étaient l'existence d'une nation juive moderne et laïque ayant le yiddish comme langue et une place dans une fédération des pays de l'est. En revanche, il critiqua

vivement le sionisme ainsi que l'auto-nomisme de Simon Doubnov. Puis la discussion s'engagea au sein du POSDR avec les partisans farouches de « l'Iskrisme » qui contenait en germe la future doctrine de Lénine et des bolcheviks. Leurs méthodes étaient opposées à celles du Bund. Ils portaient d'une idée et l'imposaient. Bien que représentant un nombre très supérieur de membres, les délégués du Bund se retrouvèrent bien moins nombreux que ceux des autres formations du POSDR, coincés entre les bolcheviks et les mencheviks qui manœuvraient avec ruse et pas toujours honnêtement pour faire voter leurs propositions. Les réunions s'éternisaient, se transformaient en foire d'empoigne sans compter les injures et la violence. Exaspérés, les délégués du Bund quittèrent le POSDR au cours de la vingt-septième session d'une réunion à Londres en 1902. Ce long séjour avait épuisé leurs fonds et il ne leur restait plus d'argent pour payer le voyage de retour ! À partir de 1907 les partis ouvriers de gauche s'effondrèrent à la suite d'un grand nombre de manifestations, de grèves et de la révolution manquée de 1905. La presse du Bund ne paraissait plus et Medem dut trouver du travail dans des quotidiens à l'étranger. Il faudra attendre 1912 pour que soit lancé un nouveau journal nommé « *Lebensfragen* » ; les deux premiers numéros furent confisqués et l'ensemble du bureau administratif arrêté. En Pologne, à ce moment-là, la classe ouvrière était dans la tourmente. À Bialystock, par exemple, les ouvriers polonais décidèrent d'empêcher par la force les Juifs de travailler dans les ateliers mécanisés des tisserands !

Medem partit rejoindre son frère à Kovno mais, comme il avait signé un

certain nombre d'articles soutenant le droit des ouvriers juifs à l'égalité, il fut étiqueté comme Bundiste, arrêté et conduit en prison. Comença alors une longue suite de séjours dans les geôles tsaristes dont la Forteresse de Varsovie Orel, Smolensk et de nouveau Varsovie. C'est là qu'il fut libéré avec d'autres prisonniers à l'approche des troupes allemandes pendant la guerre de 1914-1918. Medem cessa d'écrire ses mémoires en 1915.

Il faut signaler l'introduction et la postface d'Henri Minczeles qui, en quelques pages, réussit à décrire la vie politique du Bund entre 1896 et 1919, à montrer le rôle important joué par Medem et à nous donner un excellent aperçu des idées qu'il a défendues tout au long de sa vie. Avec quelques citations, il montre les raisons qui ont décidé Medem, en avril 1919 lors de la troisième conférence du Bund, à quitter ce parti dont « il avait été l'âme ». Peu de temps après, il partit pour les États-Unis où il mourra en 1923.

Madeleine STEINBERG

### Inconnu à cette adresse

par Kressmann Taylor  
traduit de l'anglais par Michèle Lévy-Bram, Postface de Whit Burnett.  
Éditions Autrement 1999, 60 pages,  
49 F

« Inconnu à cette adresse » est un court roman écrit en 1938 par une américaine qui évoque les premières années du nazisme. Au moyen de dix-huit lettres fictives échangées entre Max, un Juif américain d'origine allemande, et son ami allemand Martin, suite à un séjour de ce dernier en Californie, l'auteur nous raconte la mise en place

des persécutions raciales nazies. Max et Martin sont marchands de tableaux et organisent expositions et ventes en Allemagne, mais, en 1932, Martin enthousiasmé par le « réveil » de son pays décide de le rejoindre avec sa femme et ses enfants. Au début, Max et son ami correspondent librement : mais, après la lecture de certaines lettres de son ami, Max lui envoie clandestinement un message où il critique sévèrement la politique nazie et essaye de mettre Martin en garde contre l'évolution de cette politique. Ce dernier lui répond par la poste normale en expliquant en détails pourquoi il soutient le nouveau régime et en lui interdisant, à l'avenir, de lui écrire. Max, obstiné, continue à envoyer des lettres qui restent sans réponse. C'est grâce à l'apparition d'un nouveau personnage que le lecteur accède au dramatique dénouement dans lequel Martin est impliqué malgré toutes ses précautions ; sa dernière lettre raconte ce qui s'est passé. Plein de naïveté, Max continue de le tenir au courant de leurs galeries d'art et de leurs affaires. Son dernier message lui est renvoyé avec la mention « Inconnu à cette adresse ».

Ce texte, incisif et tout à fait plausible, décrit les persécutions raciales imposées, dès 1933, en Allemagne et nous montre un « Allemand ordinaire », aryen, pris au piège d'une répression implacable. Un superbe récit, à faire lire aux jeunes.

Madeleine STEINBERG

### Chroniques du Désastre Témoignages sur la Shoah dans les ghettos polonais

textes présentés et traduits du yiddish  
par Nathan Weinstock  
Préface de Georges Bensoussan  
Ed. Metropolis, automne 1999,  
469 pages, 160 F

Nathan Weinstock a traduit du yiddish et annoté cinq textes parmi les nombreux témoignages, chroniques et récits écrits au jour le jour dans les ghettos de Pologne pendant la période que les historiens appellent la « Catastrophe ». Dès l'occupation du pays par les troupes allemandes en 1939, les Juifs furent exclus de la vie publique et enfermés dans les ghettos. Souffrants de froid, de faim, de maladies, petit à petit dépouillés de tout, ils se terraient dans la peur continue des rafles, des exécutions sommaires et de la perte d'un travail qui pouvait les sauver. La violence et la cruauté des occupants se déchaîna lors des Grandes Déportations qui se déroulèrent à Varsovie (juillet-septembre 1942), à Lodz (5 au 12 septembre) et dans d'autres villes. Ces déportations étaient camouflées sous le nom « d'évacuations ». Nuit et jour, dans une atmosphère de haine bestiale et de représailles sans pitié, tous les improductifs, les vieillards, les femmes et les enfants furent menés à l'*Umschlagplatz*, enfermés dans des wagons à bestiaux pour disparaître à jamais. C'est à ce moment que la résistance juive opérant à l'extérieur du ghetto commença à parler des camps de Belzec, Treblinka et Sobibor. Personne ne voulut ajouter foi à ces informations ; quant au gouvernement polonais en exil à Londres il a tout ignoré du sort des Juifs jusqu'en septembre 1942.

Les cinq auteurs de ces textes étaient des intellectuels, militants de gauche, sauf Schmuël Zygielboym, qui était issu d'une famille ouvrière et qui, de syndicaliste, devint représentant du Bund auprès du gouvernement polonais en exil à Londres. Tous ont témoigné, mais chacun a réagi différemment selon sa sensibilité, son rôle au ghetto et la façon dont il maîtrisait sa douleur. Ces textes ont été cachés pendant la guerre puis retrouvés et publiés en yiddish dans les années 45 ; mais ce n'est que grâce à un énorme travail de traduction et d'annotation que nous pouvons les lire aujourd'hui. Que Nathan Weinstock trouve ici un témoignage de la reconnaissance de ses lecteurs.

Il faut lire les multiples épisodes de ces textes qui retracent l'atmosphère infernale qui régnait dans les ghettos. Je tiens à signaler des passages particulièrement frappants.

C'est avec un talent d'écrivain que Yehoshua Perle déverse sa douleur et son indignation devant les horreurs dont il est le spectateur impuissant. Il hurle sa souffrance, il ne parle que de bourreaux, de « chiens hitlériens » et de forces démoniaques. Il ne se prive pas de fustiger les contrebandiers et tous ceux qui spéculaient sur la misère des Juifs. Mais il dénonce aussi avec des paroles très dures et injustes l'incapacité des dirigeants, qui, tels Czerniakov et d'autres, étaient aussi des victimes. Il refuse de voir s'il était humainement possible de résister aux Allemands sans armes, sans provoquer un bain de sang qui aurait attiré la colère de toute la communauté. La vraie raison qui empêche Perle de réfléchir est qu'il se sent réduit à l'état de sous-homme, pris au piège dans les

rets allemands et il se sent coupable de vivre.

Schloym Frank a vécu le même drame mais un peu plus tard au ghetto de Lodz. Il nous parle de ceux qui commettaient les crimes : les Allemands et les soldats des pays occupés les Lettons, Ukrainiens et Roumains. Il nous raconte un geste étonnant : celui d'un soldat autrichien, social-démocrate, Fritz Banker qui ne partage pas les idées nazies. Il lui décrit ce qui se passe vraiment dans les soi-disant camps « d'évacuation », puis il lui offre une boîte de cent doses de luminal en disant : « Voici le meilleur moyen d'échapper à la « chaudière à fusion ».

Au moment des Grandes Déportations, le Bund a demandé à Wladka, une jeune fille de 21 ans d'origine juive, que l'on prenait pour une chrétienne, de sortir du ghetto, munie de faux papiers et de vivre dans la clandestinité, côtoyant la police polonaise, les maîtres chanteurs qui flairaient les Juifs à cent mètres et exigeaient de grosses sommes d'argent pour ne pas les dénoncer. Elle cherchait des foyers d'accueil pour cacher des enfants juifs, achetait des armes et des munitions et transportait des tracts pour le Bund. Plus d'une fois elle échappa au pire, grâce à sa rapidité et à son sang froid, elle réussit à fournir des armes au ghetto de Varsovie et à sauver des vies. Elle survécut.

En 1940, après avoir vu les Allemands à l'œuvre au ghetto de Varsovie pendant six mois, Schmuël Zygielboym réussit avec l'aide du Bund à rejoindre l'Amérique où il dévoila le sort des Juifs et fonda un journal. Puis de 1942 à sa mort il représenta le Bund auprès du gouvernement provisoire polonais en exil à Londres. Son unique souci était

d'attirer l'attention sur les déportations des Juifs par des articles, des conférences et des discussions avec des personnes influentes. Mais il prêchait dans un désert ! Le 11 mai 1943 un général américain lui apprit le refus des Alliés de bombarder les crématoires d'Auschwitz. Désespéré, il ne lui restait qu'un moyen pour attirer l'attention sur la catastrophe qui frappait son peuple : il se donna la mort le 12 mai 1943.

Ce livre contient une préface de Georges Bensoussan et une postface de Nathan Weinstock ainsi que de nombreuses notes, un index, une table des matières, 6 photos hors texte, une chronologie du déroulement de la Shoah en Pologne ainsi que des repères bibliographiques. Georges Bensoussan démonte, en quelques pages, les rouages de la mise en place de la Solution Finale qui devait briser les Juifs moralement et physiquement. Il montre comment, souvent, le Conseil juif et la police juive semblaient collaborer avec les SS alors qu'ils n'étaient que les courroies de transmission des ordres. Refuser, résister n'aurait fait qu'aggraver le sort de tous ! Il a fallu attendre que la situation soit sans issue pour que se lève une résistance qui fut presque entièrement décimée. Georges Bensoussan n'est pas seulement un historien confirmé mais un homme d'une grande sensibilité. Encore une fois, il essaie de nous faire comprendre l'inconcevable et sa réflexion nous mène jusqu'au « fond de l'abîme ».

Madeleine STEINBERG

### Le Pape et Hitler

Par John Cornwell  
Albin Michel, Paris, 1999, 504 pages,  
150 F.

Le matériau nouveau exploité ici – des témoignages du procès en béatification – révèle qu'Eugenio Pacelli grandit avant 1914 dans un milieu intégriste violemment antisémite, anti-Lumières (aussi hostile à l'unité italienne qu'à la France), anti-socialiste puis anti-bolchevique – véritable fil rouge de sa carrière. Pour le reste, on retrouve ici surtout des données connues depuis la polémique qui suivit la pièce de Rolf Hochhuth *Le Vicaire*, marquée par les travaux décisifs de Saul Friedlander (*Pie XII et le III<sup>e</sup> Reich*, Paris, Ed. du Seuil, 1964), de Gunther Lewy (*The Catholic Church and Nazi Germany*, London, Weidenfeld et Nicolson, 1964, traduit en français en 1965) et du catholique Carlo Falconi (*Le silence de Pie XII 1939-1945, essai fondé sur des documents d'archives recueillis par l'auteur en Pologne et en Yougoslavie*, Monaco, Ed. du Rocher, 1965). Sans oublier le travail pionnier remarquable, malheureusement non traduit, du catholique Gordon Zahn, *German Catholics and Hitler's wars*, New York, Sheed and Ward, 1962, étude de l'effarant nazisme de l'épiscopat allemand.

L'apport original de Cornwell est certes modeste et son ouvrage n'apporte rien de bien neuf à qui connaît le dossier. Mais en cette nouvelle ère d'apologie pacellienne dans l'hexagone, le rappel est utile : sa fuite du Munich en proie à l'agitation révolutionnaire (contre la légende de sa résistance de fer aux révolutionnaires venus à la nonciature) ; son antisémitisme morbide, établissant la confusion, propre aux réactionnaires du temps en général, aux pangermanistes en particulier, entre juif et révolutionnaire (95 sq.) ; son rôle majeur en faveur de l'alliance du

Zentrum catholique avec le NSAP ; sa volonté d'alliance à tout prix avec Hitler, sanctionnée par le Concordat du Reich de juillet 1933 ; ses pressions sur la Pologne pour tenter (en vain) de lui arracher, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, la cession volontaire de ses territoires au Reich, via son projet annoncé en mai 1939 d'une « conférence de la paix » (p. 280-292) définie par les Anglais, ainsi que le rapporta la diplomatie française, comme « un second Munich » ; son statut de vieil « ami de la Croatie », avant et pendant la guerre, amitié aucunement troublée par les massacres à échelle industrielle de Serbes et Juifs dont, à la différence de sa principale source, Falconi, Cornwell suggère que le pape et les siens auraient pu ne pas être « au courant » au début (chapitre 14) ; son obsession de « protéger Rome », contrastant avec son silence de plomb sur les victimes de l'Axe (chapitre 16, « Pacelli et l'holocauste ») ; son éminente contribution à la chasse aux sorcières communistes de l'après-guerre, dont la préparation et le succès des élections d'avril 1948 constituèrent le temps fort (chapitre 8, « Le sauveur de Rome » : l'assaut fut mené grâce aux fonds déversés par les Américains dans de multiples « caisses noires », avec l'inévitable Spellman, qui depuis plus de vingt ans « draina[i]t vers le Vatican d'épaisses liasses de dollars » (expression du Français de Blesson, en octobre 1943) ; elle eut pour chefs « laïcs » d'anciens fascistes avérés, tel le Dr Luigi Gedda, un des favoris du pape au lourd passé fasciste que Cornwell semble ignorer.

Le livre présente cependant de graves lacunes, dans deux domaines surtout :

1° Cornwell évoque à peine la stratégie « orientale » de la Curie, malgré des références (erronées) aux circonstances de la rédaction du concordat serbe de 1914 (et pas davantage l'occidentale, impliquant entre autres la récupération de l'Alsace-Lorraine). Le Vatican entre la fin du 19<sup>e</sup> siècle et 1918 troqua la fidélité autrichienne contre la fidélité allemande, en conservant le même objectif : faire du catholicisme latin ou uniaste, un instrument du démantèlement d'un espace dévolu à l'empire autrichien puis, à l'agonie et à la mort de ce dernier, au Reich. Cette carence se traduit a) par des absences marquantes (André Szeptycky, évêque uniaste de Lemberg, devenue Lvov sous tutelle polonaise puis Lwow à l'ère soviétique, investi depuis 1906 de la conquête austro- puis germano-catholique de l'Ukraine, et qui s'y voua jusqu'à sa mort, en novembre 1944) ; b) par la présentation très faible de personnages clés de la stratégie germanique : le secrétaire d'état Maglione, le général des jésuites Ledochowski, Hudal, protégé de Pacelli depuis les années 20, théoricien depuis les années trente de l'élimination des Juifs avant de diriger les « Ratlines » de la fin de la guerre et de l'après-guerre (réseaux de fuites des criminels de guerre), Stepinac, complice en chef du massacre des Juifs et des Serbes de Croatie et exécutant de l'ordre d'inquisition vatican de mai 1941 de conversion forcée des Serbes, le cardinal-archevêque de Vienne Innitzer, Allemand des Sudètes chargé de l'opération d'Anschluss et de ses suites, etc. La liste des hommes du « parti allemand » de la Curie ressemblant au bottin, je renvoie le lecteur à l'index de mon ouvrage *Le Vatican, l'Europe et le Reich de la Première Guerre mondiale*

à la *Guerre froide (1914-1955)* (Paris, Armand Colin, 1996).

2° lâchant l'insauvable Pie XII, Cornwell tente de sauver le reste de l'Église romaine, taxant de « résistance » à l'hitlérisme Pie XI et le catholicisme allemand de façon absolument indue. Il reprend la légende (dont j'ai fait justice) concernant l'encyclique « anti-nazie » de mars 1937 *Mit brennender Sorge* (avec l'erreur traditionnelle sur sa date, soi-disant antérieure à l'encyclique anticommuniste *Divini redemptoris*). Son optimisme sur l'anti-nazisme d'avant 1933 de l'épiscopat allemand ou sur Brüning n'est pas davantage fondé<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'auteur dresse du « pion dans le jeu de Hitler », du « pape de Hitler », du « pape idéal pour la Solution finale [qui] se doublait d'un hypocrite » (373-374) un portrait sévère et argumenté. La mission est utile après vingt ans d'apologétique française, auto-baptisée « histoire religieuse »,

qui, confrontée aux travaux critiques, oscille entre deux tactiques : soit le silence (celui qui accueillit, de ce côté, mon ouvrage fondé sur des archives de première main) ; soit l'assaut. Lequel s'est abattu en septembre 1999 sur Cornwell, accusé de tous les maux, y compris de diffuser « la légende noire sur Pie XII [...] téléguidée de l'Est par les Soviétiques » : ainsi en juge le père jésuite Blet, en service commandé aux archives secrètes du Vatican depuis environ un demi-siècle, un des rédacteurs des *Actes et Documents du Saint-Siège*, entreprise de blanchiment de Pacelli-Pie XII qu'il a reprise en 1997 par un résumé, *Pie XII et la Seconde Guerre mondiale d'après les archives du Vatican* (Paris, Plon, 1997). Le lecteur pourra juger des méthodes de disqualification usitées en lisant *Le Figaro* des 16 et 17 septembre (rubrique de Le Roy Ladurie, interviews de Blet et de P. Chaunu) ou *Le Monde des livres* (É. Fouilloux). L'auteur ne mérite pas une telle indignité.

Annie LACROIX-RIZ

1. Pour une critique plus argumentée, voir Repères, *La Pensée*, janvier-mars 2000.